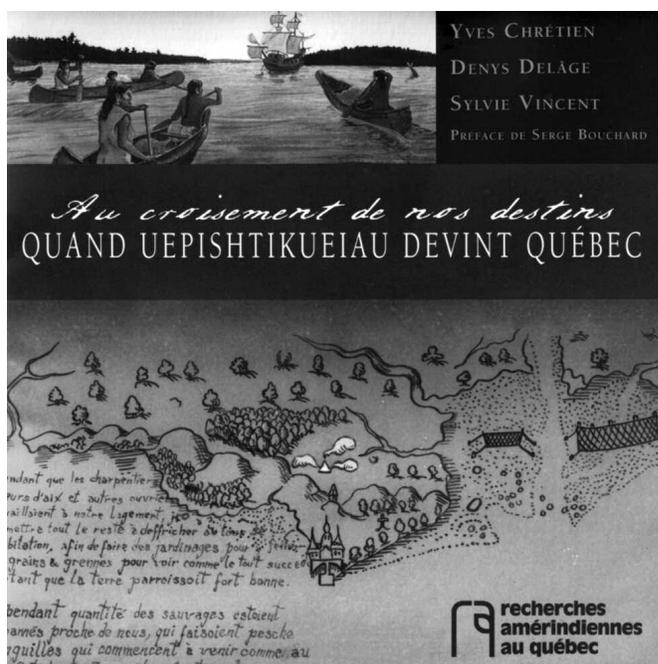


La contribution des peuples autochtones à l'histoire du Québec

Présentation du livre « Au croisement de nos destins : quand Uepishtikueiau devint Québec »

► SYLVIE VINCENT, *anthropologue et auteure*

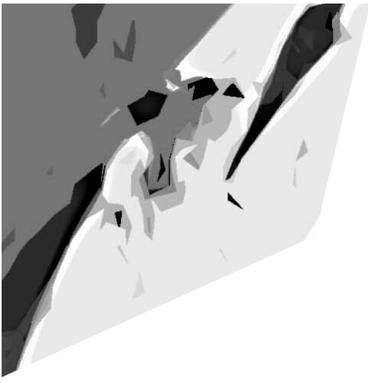


Au cours de l'année 2008, une attention particulière a été portée à la ville de Québec dont on a voulu souligner et célébrer le 400^e anniversaire. En 1608, en effet, Champlain et ses compagnons entreprirent la construction de l'*Abitation* qui devait être à la fois leur logement et un entrepôt commercial mais qui fut aussi le point de départ de l'implantation française dans cette partie du continent, connue aujourd'hui sous le nom de Québec.

Contrairement à ce que l'on a voulu faire croire, les Français ne sont pas arrivés en territoire vierge. Pendant que Champlain et ses compagnons construisaient leur *Abitation* et commençaient à défricher tout autour, de très nombreuses familles amérindiennes séjournèrent à cet endroit et, du printemps à l'automne, y pêchaient

et y chassaient, y faisaient la récolte de petits fruits ainsi que de l'écorce de bouleau nécessaire à la fabrication de leurs canots.

Qui étaient ces gens ? À quelle nation appartenaient-ils ? De quelle culture et de quelle langue étaient-ils ? Quelles relations entretenirent-ils avec les nouveaux venus ? C'est parce que nul ne semblait se préoccuper vraiment de ces questions et de la nécessité d'y répondre que la *Société Recherches amérindiennes au Québec* a publié un petit livre sur les événements qui marquèrent la région de Québec durant le premier quart du XVII^e siècle.



LES CÉGEPS : proactifs en interculturel dans l'accueil et l'intégration

Ce livre, intitulé *Au croisement de nos destins : quand Uepishtikueiau devint Québec*, fait appel à trois catégories de sources : les sources matérielles, les sources écrites et les sources orales ainsi qu'à trois spécialistes : Yves Chrétien (archéologue), Denys Delâge (sociologue et historien) et Sylvie Vincent (anthropologue). La préface a été écrite par Serge Bouchard.

Bref aperçu sur l'éclairage fourni par les trois sources

■ Les sources matérielles

Comme le montre le texte d'Yves Chrétien, les travaux des archéologues ne nous ont pas encore révélé grand chose sur les contacts entre les Français et les Amérindiens qui séjournèrent dans la région de Québec au tout début du XVII^e siècle. L'emplacement de l'*Abitation* de Champlain a cependant été localisé et les fouilles ont permis de détecter la présence simultanée d'Amérindiens. Des perles, des épingles, des fragments de miroirs trouvés dans les sites amérindiens prouvent qu'il y eut rencontre entre les deux groupes. Une sépulture de la période du contact, située sur la rive sud, un peu à l'ouest de Québec, est particulièrement intéressante car elle indique non seulement que les objets de la culture matérielle française (ici, chaudrons de laiton, outils en fer) ont été acquis par les Amérindiens mais aussi que ceux-ci les ont intégrés à leurs rituels funéraires¹.

■ Les sources écrites

C'est sur les sources écrites – et en très grande majorité sur les récits de Champlain – que reposent essentiellement, pour l'instant du moins, ce que nous racontons sur la fondation de Québec.

Dans son texte, Denys Delâge remarque que c'est en territoire montagnais² que s'installèrent les Français et il souligne à quel point, malgré la supériorité de leurs armes, les Français se trouvaient dans une situation très particulière étant donné le rapport démographique entre eux et les Montagnais : d'un côté 28 hommes, de l'autre environ 1500 hommes, femmes et enfants. Pour ce qui est de la relation entre les deux groupes, Delâge souligne l'entraide, surtout au début. Les Montagnais fournissent les Français en viande fraîche et en poisson tandis que ceux-ci, en période de famine, procurent pain et fèves aux Montagnais. Dans les années 1628 et 1629, les Français affamés trouveront refuge auprès des Montagnais, mais aussi des Algonquins, des Abénaquis et des Hurons. Cependant l'auteur dénote aussi de la méfiance entre les uns et les autres. Champlain estime dangereux de fournir des armes à ses hôtes. Autant il est satisfait de pouvoir compter sur des guides amérindiens pour explorer le continent, autant il estime que, pour s'assurer leur fidélité, il doit prendre en otage leurs femmes et leurs enfants. Sur le plan économique, Champlain en ouvrant un comptoir commercial à Québec, veut casser le monopole que les Montagnais exercent sur la traite des fourrures. C'étaient

1. Pour les références auxquelles renvoient ces trois auteurs, voir le livre lui-même.

2. C'est ainsi que les Français ont désigné les Innus. Ce nom leur a été conservé jusqu'à tout récemment mais aujourd'hui ils ont récupéré celui qu'ils se donnent eux-mêmes.

eux en effet qui servaient d'intermédiaires entre les Français et les peuples fournisseurs de fourrures – comme les Cris par exemple – et Champlain espérait, en créant Québec, avoir un accès direct aux autres nations. Les Montagnais furent tentés de boycotter les Français et d'aller négocier plutôt avec les Anglais et ce sont eux qui ont conduit les frères Kirke à Québec en 1629. Chose certaine, ils n'étaient pas dupes des ambitions des Français et conçurent le projet de les chasser de Québec. Bref les tensions furent vives et s'accrurent avec le temps, les Montagnais refusant bientôt de fournir de la nourriture aux Français (exception faite des missionnaires). On mentionne aussi les cas de Français tués par des Montagnais.

Bref, une lecture attentive des sources écrites permet d'esquisser un portrait nuancé de ce qui se passait à Québec dans le premier quart du XVII^e siècle et de situer cette fondation dans le contexte géopolitique de l'époque. On voit Français et Amérindiens aller et venir, se rendre visite, s'entraider mais aussi s'occuper de leurs propres intérêts commerciaux et politiques, le tout dans une grande incompréhension linguistique et culturelle.

■ Les sources orales

Le troisième texte est entièrement basé sur la tradition orale innue recueillie au cours des dernières décennies par Joséphine Bacon et moi-même. Cette tradition affirme que *Uepishtikueiau* - qui signifie « l'endroit où le fleuve se rétrécit » – était un lieu de rassemblement important pour les Innus et qu'un grand nombre de membres de cette nation y séjournaient pendant la belle saison. Or, dit-on, un navire français s'approcha un jour de la rive. La tradition orale souligne l'inquiétude et la méfiance des Innus et, dans quelques récits, le fait qu'ils reçurent les étrangers à coup de flèches. Finalement débarqués de leur navire, les Français demandèrent aux Innus de pouvoir s'installer à *Uepishtikueiau* afin d'y construire un magasin et d'y semer du blé. Ils promirent qu'en échange, les Innus et leurs descendants, lorsqu'ils en éprouveraient le besoin, trouveraient toujours de la nourriture auprès d'eux. Après quelques hésitations, les Innus acceptèrent cette proposition. Au début les relations furent relativement bonnes. Les Innus appréciaient les produits apportés par les Français. Cependant ils n'avaient pas prévu qu'en autorisant quelques hommes à s'installer à *Uepishtikueiau*, ils ouvraient la porte à l'envahissement de leurs terres. Chaque année, des bateaux amenaient de nouveaux arrivants. La population étrangère augmenta rapidement et les relations se détériorèrent. En effet, les Français n'acceptaient plus que les Innus viennent à Québec. Quand ceux-ci s'y présentaient, les hommes se faisaient tuer et les Français s'emparaient des femmes. Les Français d'ailleurs avaient peur, dit-on, que les Innus veuillent reprendre leur terre. En fin de compte, il y eut des combats au cours desquels beaucoup d'Innus perdirent la vie. Alors les Innus évitèrent la région de Québec. Ceux qui avaient l'habitude d'y venir se joignirent plutôt aux groupes qui se réunissaient, plus à l'est, à l'embouchure des grandes rivières de la côte-nord.

La contribution des peuples autochtones à l'histoire du Québec

■ La confirmation de certains faits, l'apport de faits nouveaux

Si les sources matérielles, pour l'instant, ne peuvent que documenter l'acquisition, par les Amérindiens qui fréquentaient les Français, de certains produits de la culture européenne, la tradition orale innue et la tradition écrite concordent donc sur certains points, dont ceux-ci, par exemple :

- une entente fût conclue entre Innus et Français;
- il y eut entraide entre les deux groupes;
- les Français cherchaient une terre à coloniser, une terre où s'installer et à cultiver et ils étaient aussi intéressés par le commerce;
- bientôt les relations se détériorèrent;
- les Français ont fini par oublier l'alliance;
- les Innus ont cessé de séjourner régulièrement dans la région de Québec.

Cependant les deux traditions ne s'entendent pas toujours sur les faits qu'elles rapportent. La tradition orale, par exemple, donne beaucoup plus d'importance aux frictions qui survinrent après quelque temps; elle met l'accent – alors que les écrits ne semblent pas en parler – sur les nombreuses attaques que subirent les Innus qui risquaient leur vie quand ils venaient sur leur terre de *Uepishtikueiau*. Elle signale la résistance de certains qui ne voulurent pas quitter l'endroit où ils avaient l'habitude de séjourner. Elle parle du métissage et du fait que les femmes innues enseignèrent aux Français les techniques permettant de survivre dans leur nouvel environnement. Elle fait ressortir la duperie des Français et le non-respect de leur promesse. Alors que Champlain met l'accent sur la dimension militaire de l'alliance, la tradition innue parle plutôt d'une entente visant l'entraide économique. Alors que les historiens ont compris que les Innus invitaient les Français à peupler leurs terres et même l'ensemble de la vallée du Saint-Laurent, les récits indiquent plutôt que les Innus ont permis aux Français de s'installer en un lieu relativement limité de la région de Québec.

Ce petit livre indique donc que la tradition orale des peuples autochtones contribue à l'histoire du Québec en ce sens qu'elle donne accès à des informations qui confirment, précisent ou divergent et parfois contredisent celles de la tradition écrite.

■ L'apport d'une interprétation différente

Mais, si l'histoire est basée sur des faits rapportés par des sources de première main, elle est aussi construite à partir de la lecture et de l'interprétation de ces sources. Lecture et interprétation qui peuvent varier d'une culture à l'autre. Je n'en donnerai qu'un exemple : celui de l'entente ou de l'alliance entre Français et Montagnais mentionnée tant par les sources écrites que par les sources orales. Des historiens comme Mathieu d'Avignon³ et Denys Delâge font le lien entre la rencontre de Français et de Montagnais à l'embouchure du Saguenay en 1603 et la fondation de Québec cinq ans plus tard. Ils considèrent que l'entente conclue à Tadoussac constitue le véritable geste

3. Voir : Champlain et les fondateurs oubliés. Les figures du père et le mythe de la fondation, Les Presses de l'Université Laval, 2008.

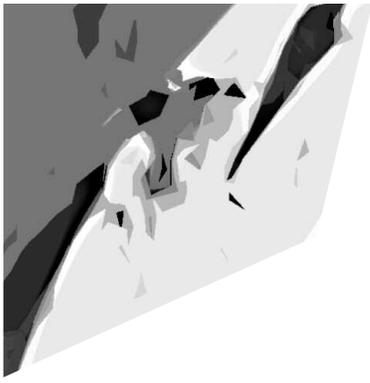
fondateur de la Nouvelle-France, un geste dans le prolongement duquel s'inscrit l'installation des Français dans la région de Québec. Il semble que ceci ressorte des premiers écrits de Champlain. Mais, par la suite, n'ayant plus besoin de l'autorisation des Montagnais pour justifier sa présence et celles des Français à Québec⁴, Champlain ne mentionne plus l'entente conclue avec eux, notamment dans son dernier récit publié en 1632. Désormais, les Montagnais sont rejetés dans l'arrière-scène, ne jouant plus qu'un rôle de second plan. Cependant, ce qui nous intéresse davantage ici, c'est que seul le récit de 1632 ayant retenu l'attention des historiens, cette occultation va durer plusieurs siècles. Autrement dit, malgré l'existence de sources écrites, les historiens ne reconnaissent pas l'importance des Innus à l'orée de la Nouvelle-France. Ce n'est que récemment, parce que certains historiens commencent à vouloir documenter l'histoire des Premières Nations, que l'on a redécouvert vraiment le sens des premiers écrits de Champlain et ce, même si certains auteurs avaient déjà tenté, au XIX^e siècle, d'attirer l'attention sur cette entente.

Chez les Innus, au contraire, non seulement l'entente avec les Français et l'implantation de ceux-ci dans la région de Québec sont liés, mais ces événements sont jugés suffisamment importants pour avoir été racontés génération après génération depuis 400 ans. Le récit qu'ils en font est considéré comme l'un des grands récits qui leur vient des Anciens. Il semble bien ici que la lecture attentive des sources écrites permette à certains historiens de rejoindre la lecture innue du passé.

Plus profondément encore, c'est la différence entre les deux interprétations de l'entente qu'il est intéressant d'examiner. Pour les Français, et à leur suite pour les Québécois, les nouveaux venus auraient été invités par les Montagnais à « peupler leur terre », en échange de quoi ils s'engageaient à soutenir leurs hôtes dans leur lutte contre les Iroquois. Les Français ont en effet joué un rôle important dans cette lutte. Ils auraient donc respecté leur part de l'entente et auraient été justifiés de coloniser librement les terres innues. Pour les Innus, leurs ancêtres ont certes permis à une poignée de Français de construire un magasin et de semer un peu de blé en un lieu précis. Ils ne les ont certainement pas autorisés à prendre possession de l'ensemble des terres dont eux-mêmes tiraient leur subsistance. Le fait qu'ils aient été obligés d'éviter la partie occidentale de ces terres (la région de Uepishtikueiau) ne signifie pas qu'ils y aient renoncé mais plutôt qu'ils en ont été dépossédés. Pour les Innus, il s'agit là, en réalité, du premier vol de territoires perpétré par les Français et leurs descendants et ce, malgré la parole donnée. Le récit qui le rapporte est donc fondateur.

Cette différence d'interprétation entache évidemment toute négociation sur le Nitassinan (territoire innu), puisque les uns se sentent généreux d'offrir quelques compensations pour régler une fois pour toutes la question des droits territoriaux des Premières Nations, tandis que les autres se sentent lésés d'avoir à démontrer sans cesse qu'ils sont chez eux et que l'on continue à les voler en exploitant leurs terres sans leur autorisation.

4. Voir d'Avignon op. cit. :140



LES CÉGEPS : proactifs en interculturel dans l'accueil et l'intégration

La contribution des Premières Nations à l'histoire du Québec ne consiste donc pas seulement en un apport à la connaissance des événements du passé. Elle fournit également un éclairage différent sur ces événements, en faisant ressortir la façon dont les Premières Nations ont conçu leurs relations avec leurs hôtes il y a 400 ans. Ceci devrait permettre de mieux comprendre la place qu'elles revendiquent dans le Québec d'aujourd'hui.

Quelques conclusions sur nos relations interculturelles

Ce livre veut souligner que, présentes lors de l'arrivée des Français en Amérique, les Premières Nations sont toujours là aujourd'hui, si bien que l'histoire du Québec devrait tenir compte de la façon dont elles la racontent elles-mêmes. En effet, pour tout peuple, le droit à sa propre histoire est un droit fondamental.

C'est donc à un regard sur notre façon d'écrire l'histoire que convie ce livre, mais aussi à un questionnement sur les conditions d'une cohabitation plus sereine avec les Premières Nations. En effet, comment des peuples de cultures différentes peuvent-ils vivre sur un même territoire sans connaître la façon dont chacun raconte l'histoire de ses liens avec ce territoire, sans connaître l'interprétation que chacun fait des événements passés ?

Encore faudrait-il non seulement entendre mais aussi comprendre les récits de type historique relatés par les peuples autochtones. La tradition orale innue souligne les différences culturelles entre les Français et les Innus. Elle rappelle que, lors de la fondation de Québec, les uns et les autres ne parlaient pas la même langue et ne se comprenaient pas. Les choses ont-elles vraiment changé depuis ? La compréhension de l'histoire telle que racontée par les Premières Nations va nécessiter une profonde modification de nos perspectives, un effort réel d'apprentissage culturel qui ne pourra pas se contenter de la seule bonne volonté ni de la traduction approximative de quelques récits hâtivement incorporés dans notre version occidentale de l'histoire.